

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 32.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 9 AOUT 1877

SOMMAIRE

Le meurtre du 12 juillet, par A. Gélinas. — Les responsabilités, par A. G. — Le Pèlerin de Sainte-Anne, par Delta. — Nos gravures : Souvenir du pèlerinage national à Rome : La messe de Pie IX ; Les nouveaux ministres en France. — Choses et autres. — Faits divers. — Les écrivains canadiens en France. — La littérature au Canada, par P. de Cazes. — L'armée française, par Jean de Paris. — Du métayage, par H. Audrain. — Les grèves aux Etats-Unis. — Enfants grévistes. — Poésie : Monorime. — Les pages tirées, par A. Genevay (suite). — A couteaux tirés, par Mauprat. — Encore un terrible exemple. — Le général Ladmirault. — Revue de la semaine. — Prix du marché de détail à Montréal. — Le jeu de Dames. — Les échecs.

NOTES GRAVURES : Souvenirs du Pèlerinage national à Rome : La messe de Pie IX ; Les nouveaux ministres en France ; La guerre d'Orient ; Les Russes traversant le Danube ; Ementes des employés de chemins de fer américains ; La grève dans la Virginie ; Les grévistes forçant les employés de chemins de fer à abandonner leur convois ; La grève des employés du chemin de fer de Baltimore et Ohio ; La milice de Baltimore fait feu sur les émeutiers.

LE MEURTRE DU 12 JUILLET

Le maire de Montréal a offert, par proclamation, une somme de \$500 à quiconque pourra faire découvrir l'assassin d'Hackett, l'orangiste tué le 12 juillet.

Il est assez étrange qu'on n'ait pu encore obtenir, à ce sujet, aucun renseignement formel. L'enquête n'a révélé rien de précis. Cependant le meurtre a été accompli publiquement, en présence d'un grand nombre de témoins.

D'après une version qui avait cours après l'événement, l'assassinat aurait été commis par un individu à mine extraordinaire, inconnu de tous. Cet homme était manifestement un étranger, et on prétend que c'est un fénien venu exprès de New-York pour la circonstance, avec le dessein arrêté de tuer quelqu'un. Il se serait éclipsé dans la foule, aussitôt après avoir perpétré son crime, et l'on n'a pu retrouver sa trace.

Toute cette histoire a peut-être un certain air de légende. Néanmoins, elle n'est pas absolument sans vraisemblance. Il est assez probable que, parmi les étrangers, orangistes ou irlandais catholiques, venus à Montréal des Etats-Unis et du Haut-Canada, le 12 juillet, il se trouvait quelques-uns de ces tapageurs et malfaiteurs cosmopolites, tels qu'il s'en rencontre dans les rangs de l'association fénienne ou d'autres sociétés analogues. Qu'un de ces personnages soit l'auteur du méfait qui a causé tant d'agitation dans notre ville, il n'y aurait rien d'étonnant à cela. Ces gens-là se font un jeu et un métier de troubler la paix publique, partout où ils peuvent le faire. Ne possédant aucun intérêt dans aucun pays, ces bohèmes de la civilisation moderne se font un plaisir de bouleverser, et de nuire à ceux qui sont honnêtes et qui travaillent. Cette tourbe se retrouve partout. C'est le produit direct de la révolution. Communards, fénians, radicaux, socialistes : autant de castes de déclassés et de fainéants vicieux, qui n'ont d'autre but que de vivre au dépens des vrais travailleurs, et qui cherchent à détruire, faute de pouvoir, ou plutôt de vouloir, édifier. Cette engeance redoutable a des ramifications partout. Elle vient de manifester sa force d'une façon alarmante, aux Etats-Unis, par la grève formidable que l'on connaît.

Il n'y aurait rien de surprenant que le meurtre du 12 juillet fût le fait d'un membre de ces associations anti-sociales et malfaisantes, au nombre desquelles le fénianisme est rangé à bon droit depuis longtemps. Dans ce cas, l'acte regrettable qui a produit une si grande excitation au

sein de notre population, si paisible d'ordinaire, ne serait pas le fait d'un Canadien, mais d'un de ces émissaires de la canaille universelle, qui sait rallier dans ses rangs le fénien soi-disant catholique, quoique excommunié, aussi bien que le carbonaro franchement socialiste. Rien, en effet, ne nous met à l'abri, plus que les autres peuples, contre l'invasion et la méchanceté de ces parasites.

Les fénians ont attaqué déjà nos frontières à force armée, bien que nous n'ayions jamais eu rien à démêler dans leurs affaires ; ils ont troublé notre tranquillité et nos occupations, en envahissant notre territoire : après cela, on ne saurait être surpris qu'ils aient voulu profiter d'une occasion comme la fête des Orangistes du 12 juillet dernier, pour nous donner, sous une autre forme, un échantillon de leur savoir-faire.

Nous ne sommes ni partisan ni admirateur des Orangistes ; bien au contraire. Mais nous sommes pour le respect absolu de la loi, de la légalité, et surtout nous réproprons des excès qui ne sont pas moins blâmables et criminels devant la loi divine que devant la loi humaine. Le meurtre est toujours le meurtre, et la provocation, ou la compensation, n'est guère qu'une circonstance atténuante qui ne change pas la nature de l'acte.

A. GÉLINAS.

LES RESPONSABILITÉS

Les événements du 12 juillet ont profondément troublé notre petit pays. L'écho s'en est même répercuté au dehors. Le public américain s'en est préoccupé, et la dernière malle européenne vient de nous apporter l'opinion de la presse anglaise, qui a donné à ces événements une importance exceptionnelle.

Le *Times* de Londres a publié sur ce sujet un article profond, que nous trouvons reproduit par la *Mirror*. Le grand journal anglais censure énergiquement les Orangistes canadiens. Il leur reproche fortement de transplanter sur le sol américain des rancunes et des haines vieilles de plusieurs siècles, et qui n'ont plus même, depuis longtemps, droit de cité en Angleterre. Ne sont-ils pas aussi coupables que les fénians en venant troubler, par des provocations aussi injustifiables, un pays vierge, qui devrait être exempt de toute manifestation de ce genre ? Qu'avons-nous à faire, en effet, ici, en Amérique, avec les querelles séculaires des Orangistes et des catholiques irlandais ? D'autant plus qu'en Angleterre même, ces querelles, qui ont revêtu un caractère de persécution manifestement odieux pendant plus d'un siècle chez les Orangistes, sont absolument désavouées et désapprouvées actuellement.

Voilà l'opinion anglaise. Maintenant, ici même, les journaux protestants de Montréal ont publié une lettre très-remarquable de Sir Francis Hincks, où la même question est traitée à un point de vue des plus élevés, et d'une façon digne également d'un homme d'Etat éminent et d'un citoyen dévoué à sa patrie. Sir Francis montre, dans cette correspondance, que l'Orangisme n'a pas sa raison d'être ici, qu'il est une provocation permanente pour les Irlandais catholiques, et que, s'il produit des excès, il en est responsable en partie. En effet, l'Orangisme, pour les Ir-

landais, ne rappelle pas seulement la fameuse bataille de la Boyne, mais il veut perpétuer le souvenir de deux siècles de persécutions subies d'un côté et perpétrées de l'autre, en Irlande.

Et puis, qu'avons-nous à démêler ici, surtout dans la province de Québec, avec ce passé sanglant et injuste ? De quel droit les Irlandais protestants et catholiques viennent-ils choisir notre sol pour théâtre de leurs provocations surannées ou de leurs revanches ? Les uns et les autres ne sont pas plus justifiables que les fénians qui osaient attaquer nos frontières il y a quelques années.

Il y a du tort des deux côtés. Il est regrettable de constater que le fanatisme se propage et se condense ici, chez les Anglais protestants, plus vif souvent qu'en Angleterre même et en Irlande. C'est un reste des animosités d'avant 1837, qui étaient dénoncées en plein parlement britannique, en 1848 par un orateur protestant, parlant des Anglais du Canada.

Les excès attirent les excès. Le meurtre du 12 juillet est peut-être le contre-coup de l'incendiat infâme du lac des Deux-Montagnes. La presse anglaise, qui a si énergiquement protesté contre le premier de ces actes également déplorables, n'avait pas eu le courage de blâmer le dernier. C'est le talion. Ce n'est pas chrétien, il est vrai ; mais chaque parti peut faire son *mea culpa*, en s'attribuant sa part de responsabilité.

Il existe, malheureusement, parmi les protestants de Montréal, un levain de fanatisme qui paraît incurable. Plaise à Dieu que tout cela n'ait pas de suites, et que la paix de notre beau et cher pays ne soit pas troublée davantage à l'avenir !

A. G.

“ LE PÉLERIN DE SAINTE-ANNE ”

PAR M. PAMPHILE LEMAY

Voici l'analyse et l'appréciation que le *Journal de Québec* faisait de ce roman canadien, il y a quelques jours :

Nous avons reçu, depuis quelques jours déjà, un exemplaire du *Pèlerin de Sainte-Anne*, que nous avons lu avec bien du plaisir. Tous ceux qui l'ont lu doivent être de notre avis : c'est que c'est un beau et un bon livre qui fera les délices de nos familles canadiennes. L'auteur a choisi les héros de son roman à Lotbinière, où se passent la plupart des événements qu'il raconte avec un charme qui captive le lecteur du commencement à la fin. On s'intéresse vivement au sort de ces deux enfants qui perdent leurs parents le même jour, qui sont livrés aux mains d'un tuteur avare et cruel qui désire leur mort afin de s'emparer de leur héritage, et qui leur fait subir les plus durs traitements. Joseph, c'est le nom du petit orphelin, est un enfant des mieux doués, mais les cruautés de son oncle ont agri son caractère ; il devient méchant.

Un jour, il déserte de la maison où il a reçu plus de coups que de pain, se rend à Québec, devient un assez mauvais sujet, s'engage dans les chantiers de la Gatineau. Malgré sa vie dissipée, il avait conservé l'habitude de réciter un *Ave Maria* tous les jours, pour rester fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa mère, sur son lit de mort. Mais une fausse honte l'empêche de résister aux moqueries de ses compagnons, qui affectent des sentiments impies.

Un jour, on le pousse au pied du mur, et il a le malheur de prononcer un serment horrible ; mais il n'a pas le temps de l'achever, il est frappé de mutisme. Le pauvre enfant reconnaît la main de Dieu et s'humilie. Il revient à Québec et retourne à Lotbinière pour revoir les lieux de sa naissance, et un jour où, victime de bandits, il allait périr dans les flots, il fait vœu de faire un pèlerinage à la bonne Sainte-Anne. Il est sauvé et il accomplit son vœu. Il se rend nu tête et nu pieds à la bonne Sainte-Anne, où il recouvre la parole. Enfin, après bien des vic-

issitudes et des dangers auxquels il échappe miraculeusement, ses ennemis sont confondus d'une manière éclatante, et il entre en possession du bien paternel. Tout finit, comme dans les romans ordinaires, par un mariage.

Le *Nouveau-Monde* appréciait, il y a quelques jours, ce nouveau produit de la littérature canadienne dans les termes suivants :

Quoique le fonds de son livre échappe aux tendances pernicieuses qui caractérisent le genre de littérature qu'il a pris pour modèle, il n'a pu éviter, cependant, en maints endroits, de tomber dans les crudités du réalisme qui, de nos jours, remplace trop souvent la noble imitation que l'on faisait autrefois de la nature, et qui faisait dire à un grand penseur : “ Nous aimons l'art, et nous l'aimons mieux que la nature ; c'est que l'art ne prend la nature que là où elle est belle.”

On regrette de trouver dans le roman de M. Lemay certains incidents mettant le lecteur en contact avec des personnages qui eussent pu être écartés sans diminuer en quoi que ce soit l'intérêt du récit.

Quoique certains lieux où l'auteur croit à propos de vous faire rencontrer quelques-uns de ces personnages, ne soient pas dépeints à l'imagination sous une forme séduisante, leurs descriptions cependant sont de nature à éveiller chez un certain nombre de jeunes lecteurs une curiosité malsaine, propre à contrebalancer l'effet des sentiments religieux et de la foi énergique dont l'ouvrage est ailleurs imprégné.

La prose de M. Lemay est facile, trop facile peut-être. Il met dans le dialogue beaucoup de verve et de couleur locale, mais la nuance parisienne s'y révèle en maints endroits et accuse vivement l'imitation d'auteurs qui ont la vogue sur les boulevards.

L'intérêt du récit se soutient généralement bien. Cependant, on y trouve des situations exagérées et absolument improbables, qu'une patiente retouche eût certainement ramenées à des proportions plus naturelles.

Cette retouche eût fait également disparaître certaines lacunes, certaines faiblesses qui déparent l'ouvrage, et eût dénoué probablement certains enchevêtrements du récit, qui font presque croire à une transposition de la matière imprimée.

C'est M. Jules Tardivel qui a fait du roman de M. Lemay, dans le *Canadien*, la critique la plus complète, la plus raisonnée. Cette critique est sévère, mais elle est bien écrite et difficile à réfuter. M. Tardivel ne se contente pas d'affirmer, de blâmer ou d'approuver sans preuve, sans discussion ; il raisonne, il cite, compare et met le lecteur en état de juger de la justesse de ses assertions.

Il s'applique à démontrer comme le *Nouveau-Monde*, mais en termes beaucoup plus sévères, que M. Lemay est tombé dans le réalisme, ce genre de littérature moderne qui consiste à mettre à nu les vices et les faiblesses, les crimes les plus odieux, et cherche ses héros dans les bas-fonds de la société.

Il n'y a pas de doute que le roman de M. Lemay pêche sous ce rapport ; on est constamment en compagnie de personnages dont les actions et les paroles sont révoltantes. On est surpris et presque choqué que tous ces scélérats soient des Canadiens-français ; on ne peut s'empêcher de dire que les gens ne sont pas aussi méchants que cela parmi nous.

A côté de ces crimes et de ces vices si rares dans notre population, il aurait fallu au moins faire briller et triompher davantage la vertu, et toutes les qualités qui nous distinguent. Mais M. Tardivel a tort de conclure que le livre est immoral ; car, comme le dit le *Nouveau-Monde*, si M. Lemay a adopté un genre dangereux qui produit généralement des œuvres malsaines, il en a évité les excès ; la pensée dominante de l'ouvrage est si élevée, le but si moral, que l'impression qui en reste ne peut être mauvaise. Cependant, nous croyons, comme